

## XYZ. La revue de la nouvelle

# L'homme aux oreilles grandissantes

Ignácio de Loyola Brandão



Numéro 59, automne 1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4333ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

### ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer cet article

de Loyola Brandão, I. (1999). L'homme aux oreilles grandissantes. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (59), 76–78.

## L'homme aux oreilles grandissantes

**I**l était en train d'écrire lorsqu'il sentit ses oreilles s'alourdir. Il n'y vit qu'un signe de fatigue. Après tout, il était vingt-trois heures, il faisait des heures supplémentaires. Commis de bureau d'une compagnie de tissus, célibataire, trente-cinq ans, maigre salaire. Travailler ainsi lui donnait l'occasion de se renflouer. La sensation de pesanteur s'intensifia. Il porta la main à ses oreilles. Saisi d'effroi, il se rendit compte qu'elles grandissaient. Elles devaient avoir environ dix centimètres. Molles, comme celles des chiens. Il se précipita à la toilette. Ses oreilles, maintenant à la hauteur de ses épaules, continuaient de grandir. Il écarquilla les yeux. Elles se développaient, atteignaient maintenant sa taille. Fines, longues, ridées, comme des émincés de viande. Il se mit à la recherche d'une paire de ciseaux. Au diable la douleur, il fallait les couper ! Rien à faire, les tiroirs des bureaux des employées étaient fermés à clé. L'armoire à fournitures aussi. Le mieux était de courir jusqu'à la pension et de s'y enfermer avant qu'il ne lui fût plus possible de marcher dans la rue. S'il avait eu un ami ou une amoureuse, il serait allé lui montrer ce qu'il lui arrivait. Mais le commis ne connaissait personne, mis à part les collègues de bureau. Des collègues, et non des amis. Il déboutonna sa chemise, y dissimula ses oreilles et s'enroula une serviette autour de la tête, comme s'il était blessé.

Lorsqu'il arriva à la pension, ses oreilles sortaient par le bas de son pantalon. Il se déshabilla et se coucha, désirant à tout prix s'endormir et oublier. Et s'il allait chez le médecin ? Un oto-rhino-laryngologiste. À une heure aussi tardive ? Il regardait le plafond blanc, incapable de penser. Désespéré, il sombra dans le sommeil.

Lorsqu'il ouvrit les yeux, il vit, au pied du lit, un amas de chair d'une trentaine de centimètres. L'organe avait grossi et s'était enroulé comme un serpent. Il tenta de se lever. Difficile, car il devait aussi soulever ses oreilles. Elles étaient lourdes ; il

resta au lit. Il sentait ses oreilles grandir. Cela le chatouillait. Et le sang irriguait cette chair nouvelle, les nerfs, les muscles, la peau se formant, tout cela rapidement. À seize heures, les oreilles recouvraient totalement le lit. Le commis sentit la faim et la soif. À vingt-deux heures, son estomac criait famine. La chair s'était répandue au delà du lit. Le commis s'endormit.

Il fut réveillé durant la nuit par le bruissement de ses oreilles grandissantes. Il se rendormit de nouveau et, lorsqu'il ouvrit les yeux le lendemain matin, elles avaient envahi la chambre. Partout. Au-dessus de l'armoire, sous le lit, dans le lavabo, elles forçaient même la porte. À midi, la porte céda ; elles sortirent dans le couloir et, deux heures plus tard, l'emplissaient totalement. Elles inondèrent l'édifice. Tous les pensionnaires s'enfuirent, alertèrent la police, les pompiers. La chair atteignit la cour, et, bientôt, la rue.

Des bouchers arrivèrent, armés de couteaux, de haches et de scies à main. Ils passèrent la journée à couper et à accumuler la viande que le préfet fit distribuer aux pauvres. Les habitants des bidonvilles vinrent, les organisations humanitaires, les communautés religieuses, les restaurateurs, les vendeurs ambulants de grillades et les maîtresses de maison. Tous arrivaient, paniers au bras, chariots, charrettes, camionnettes. La population entière prit sa part de chair d'oreille. Un administrateur apparut, hygiène oblige, sacs de plastique en main. Il organisa des files d'attente, distribua des rations.

Et lorsque chacun eut emporté sa portion de viande pour cette journée, ainsi que pour les jours suivants, on commença à stocker la marchandise. On remplit silos, congélateurs, réfrigérateurs. Et lorsque l'on n'eut plus d'endroits où entreposer la chair d'oreille, on fit appel aux autres villes. Arrivèrent de nouveaux bouchers. Et les oreilles grandissaient, grandissaient. Et les bouchers dépeçaient, dépeçaient... Vinrent d'autres bouchers pour remplacer ceux qui étaient à bout de force. Et la ville ne pouvait plus supporter la chair d'oreille. La population demanda au préfet de trouver une solution. Et le préfet au gouverneur. Et le gouverneur au président.

Alors qu'on ne trouvait aucune solution, un gamin, dans la rue débordante de chair d'oreille, dit à un policier : « Pourquoi ne tuez-vous pas le monsieur des oreilles ? »

## Les hommes qui comptaient

**I**l était en train de compter ses doigts pour savoir s'il en avait cinq ou six lorsqu'il aperçut, sur le banc devant lui, un homme qui comptait ses cheveux. Il l'observa en silence. Deux heures plus tard, il vit que l'homme semblait ennuyé, se secouant la tête, découragé.

— Qu'est-ce qui se passe ? Vous êtes-vous trompé ?

— Oui. Avez-vous vu ? J'étais arrivé à 4657 et j'ai confondu deux cheveux blancs. Je dois recommencer.

— Moi, j'ai eu de la chance. Je n'avais qu'à compter mes doigts.

— Un de mes amis a eu encore plus de chance : il devait compter combien de bouches il avait.

— Ne trouvez-vous pas ridicule cette nouvelle loi de recensement total ?

— Oui. Principalement parce que j'y perds un temps terrible. Savez-vous depuis combien de temps j'essaie de compter mes cheveux ? Six semaines. L'autre jour, j'y étais arrivé. Mais c'était vendredi et les bureaux de recensement étaient fermés. Vous savez qu'ils sont ouverts une journée par semaine, durant trente-sept secondes ? Vous imaginez la queue devant le guichet ! La dernière fois que j'y suis allé, elle faisait huit kilomètres de long. Et cette file n'était que pour ceux qui devaient compter leurs cheveux. J'ai attendu là, avec ma femme qui avait apporté des casseroles et des couvertures. C'est à ce moment que je me suis rendu compte du problème. Je perdais mes cheveux. Ça voulait dire que lorsque mon tour au guichet serait venu, le compte aurait été inexact. Et si on m'avait choisi pour une vérification, j'aurais été perdu. J'ai quitté la queue et je suis allé